

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Il faudrait bien s'entendre une bonne fois et savoir quelle toilette il convient de faire dans telle ou telle circonstance ; les plus mondaines ne s'y trompent guère et les femmes de cette catégorie s'habillent toujours avec une sûreté et un tact qui leur sont propres. Mais, en dehors de ce petit nombre, combien n'y a-t-il pas d'ignorances de toute sorte, soit par suite du manque d'habitude, soit trop souvent par indifférence complète ?

Ces réflexions nous sont venues à propos d'une matinée et d'un concert du soir, réunions fort élégantes toutes deux, auxquelles nous assistions dernièrement et où plusieurs des assistants faisaient absolument tache par leur mise sans gêne. Nous avons donc pensé qu'il ne serait pas hors de propos d'émettre ici quelques principes généraux, d'une façon très-succincte toutefois, sur le genre de toilette qui convient le mieux à cet égard.

Une « matinée » offerte dans un salon particulier (nous ne parlons pas de celles qui sont données par les théâtres) réclame une toilette extrêmement soignée ; une femme doit y paraître avec toute l'élégance que comporte la mode actuelle appropriée à sa position et à celle de ses hôtes. Agir autrement serait une impolitesse envers qui invite. Le corsage décolleté, toutefois, ne convient pas ; l'ouverture en châle ou en carré va mieux. Le corsage montant est également reçu lorsque l'étoffe en est belle et de couleur claire ; le blanc crème est aujourd'hui fort employé dans ce

cas et sa vogue ne se peut comparer qu'à celle dont le gris-perle a joui autrefois. C'était à ce point que toute femme, la plus simple même, possédait de fondation une robe gris-perle pour parer aux éventualités et aux cas douteux. Disons encore qu'il faut être coiffée pour assister à ces matinées ; un chapeau serait ridicule.

Quant aux concerts, il y a plusieurs considérations à envisager ; si le concert est ou non une œuvre de charité, — parce que dans ce dernier cas on doit faire une toilette plus élégante, — si c'est un concert particulier ou public ; le cas échéant, pour celui-ci, il

convient de prendre un costume de ville. En province, dans certaines localités où les distractions et les occasions de toilette manquent, un concert est une véritable fête, et un prétexte pour l'exhibition de blanches épaules et de diamants. A Paris, le concert de la Miséricorde (en faveur des pauvres honteux) est presque le seul dont on en puisse dire autant ; c'est le plus élégant et le plus aristocratique de la capitale, nos lectrices le savent sans doute.

En consultant nos dernières notes, nous trouvons, à ce sujet, quelques détails de toilette intéressants. D'abord, comme coiffures : le nœud alsacien en velours ou ruban, fixé sur le devant de la tête et sur les côtés par des épingles en diamant ; puis la couronne de fleurs, additionnée d'un fond mou en tulle, légèrement bouillonné.

Nous avons remarqué aussi une robe *baby* en barège blanc crème, montante et ornée de nœuds de velours garnis fixés par des baguettes en or et diamants sablés. Demi-guirlande d'épis de blé en argent et diamants dans les cheveux. — Un costume en tulle noir et velours en bande combinés, garni de dentelle et d'entre-deux d'or. Au cou, un collier, d'un nombre indéfini de rangs, de petites perles d'or ; et dans les cheveux, une couronne-diadème en or et perles fines. — Ces deux toilettes avaient beaucoup de caractère et d'originalité.

Nous citerons également un fichu de jeune fille, en gaze argentée et drapé de façon à s'arrondir sur la

poitrine ; des biais de crêpe de Chine rose pâle, plissés sur les deux bords du fichu, avec franges roses, complètent ce tout charmant et d'un vaporeux idéal.

Dans un autre ordre d'idées et comme nouveauté de lingerie, nous devons indiquer à nos lectrices un large col rabattu (ou plutôt roulé sur lui-même, car il n'a pas de poignet) qui vient d'être adopté d'emblée par la mode. Rien n'est plus propre et plus seyant que ce modèle, auquel on adjoint, par opposition, un large nœud de cravate en gaze. Les combinaisons de batiste blan-



P. N° 311. — CHAPEAU Alsacienne.

che et batiste de couleur, ou de batiste de couleur et fine dentelle de Mirecourt, pour cols, manches et cravates, sont tout à fait reçues; les femmes les plus élégantes les recherchent.

C'est en assistant aux courses du bois de Boulogne que nous nous sommes le mieux pénétrée de la grave question du chapeau, et nous pouvons hardiment le dire: chaque femme a le sien, c'est-à-dire un modèle se rapportant spécialement à son goût et à son genre de beauté. N'est-ce pas un fait curieux à noter? Il nous paraît donc impossible de nous étendre sur la forme plus que nous ne l'avons fait dans nos précédents articles; nous nous contenterons d'enregistrer, à titre de spécimen, un gros paillason doublé tout autour de soie rouge cardinal et garni dessus d'une couronne d'épis se répandant sur la passe; plusieurs chapeaux de paille de formes variées, garnis de bleu marine et de rouge, rubans et fleurs mélangés.

Le nœud alsacien se reproduit avec une persistance étonnante sur une quantité de chapeaux nouveaux. Il est souvent disposé ainsi: fond mou en gaze crème et passe de paille; nœud alsacien en velours marron pour le sommet; cache-peigne et bandeau de boutons d'or très-touffus; mentonnières de velours.

Disons un mot du filet *Mazaniello*, le succès du jour, dont une femme ne peut plus se passer quand elle en a essayé. C'est un filet en lacet de soie assorti à la nuance des cheveux, ou bien bleu, rose, blanc, etc.; il doit être pareil, dans ce cas, à la couleur de la toilette; un ruban assorti l'entoure, formant un nœud alsacien sur la tête et un autre plus bas derrière; celui-ci resserre le filet, de façon à fixer le catogan formé par les cheveux qui pendent dans le bas du filet.

Mary d'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 311.

CHAPEAU A L'ALSACIENNE. — Paille paillason noire; fond arrondi, passe élevée et bavolet plat. La passe est doublée de soie bleu marine, avec liséré crème au bord tout autour. Une ruche en gaze de soie crème, garnie de blonde espagnole de même teinte, entoure le pied de la calotte, couvre presque le bavolet et sert ainsi à dissimuler la naissance des barbes en dentelle assortie. Fouillis de coques en ruban gaze bleu marine sur le sommet du chapeau; bandeau de seringat avec nœud papillon en ruban. — Ce chapeau convient particulièrement à une femme de quarante ans.

DG. N° 625.

TOILETTES DE COURSES. — 1. Petite fille de quatre ans. — Robe princesse en sicilienne blanche, plate devant, avec pli Watteau derrière. Large col marin de même étoffe, garni, ainsi que les bords inférieurs de la jupe et des manches, de broderie anglaise. — Ceinture en ruban rouge moiré derrière. — Chapeau de paille garni de ruban blanc dessus et derrière.

2. Jeune maman. — Costume en faille et sicilienne gris argent. — Jupons uni, à traine resserrée à deux reprises par plusieurs coulissés. — Polonaise genre peplum, sans longueur derrière et formant des pointes sur les côtés. Trois bandes de gaze bleu marine roulée ornent le bas du vêtement avec des franges à glands de même nuance. Deux écharpes, également en gaze bleue et à bouts frangés, sont drapées sur le devant du corsage; elles passent ensuite sur les épaules, se croisent au bas du dos et vont se fixer de chaque côté de la basque pour flotter librement après. Parements drapés à plis remontants au bas des manches et volant plissé pour terminer. — Chapeau de paille à passe diadème reconverte de gaze bleue. Ruban crème disposé en coques sur le sommet devant et derrière où elles sont fixées par un oiseau bleu.

3. Paletot de chasse en sicilienne noire. Long gilet carré devant, encadré de revers s'élargissant du bas et qui se fixent sous les bras. Des rouleautés et des plissés de faille entourent les bords de ces deux parties du vêtement. Les mêmes garnitures le terminent derrière et dessinent une sorte de basque au bas de la taille. — Col montant et parement garni de plissés pour les manches. — Ce paletot est posé sur une robe en oie

fantaisie laine et soie, terminée par des volants plissés et un haut ruché à la vieille. — Chapeau de paille anglaise noire, à fond mou formé par un foulard noué dans le bas. Groupe de giroflées dans le haut et bandeau de mêmes fleurs devant.

4. Paletot l'*Archiduc* en gros tulle canevas brodé ou application, ouvert en châle; il est orné d'une dentelle assortie sur tous les bords; la même dentelle forme un jockey pour la manche. — Ce vêtement est posé sur un costume en foulard écreu, composé d'un jupon et d'une polonaise. Le jupon, à traine, est entouré d'un volant froncé, surmonté d'un double bouillonné et d'une bande dentelée. — La polonaise est unie et relevée par quelques pinces derrière. Volant et bouillonné dans le bas des manches, avec bande dentelée posée en bracelet. — Chapeau rond en paille, à bords relevés derrière, garni dessus de coques de foulard écreu, avec cache-peigne en fleurs des champs.

5. Costume en jolie fantaisie écreu et havane. — Jupon à courte traine, entouré d'un grand volant plissé, bordé et coupé à deux intervalles de couleur écreu. — Polonaise en deux étoffes; le devant, en écreu, est très-collant et forme deux tabliers dont les bords sont ornés d'un rouleauté en faille havane. Le dos, de nuance havane, est celui d'une polonaise ordinaire, garnie dans le bas d'un biais en écreu. Chaque tablier se prolonge en deux pattes qui se réunissent par un bouton sur le milieu de la polonaise derrière. Les manches sont faites de deux étoffes: le dessus est écreu et plat, le dessous havane et tout bouillonné, avec volant plissé pour terminer. — Chapeau rond en paille, garni de coques de ruban havane, avec groupe de marguerites des prés placé derrière.

6. Costume en armure prune et mantille en cachemire noir. — Jupon à traine, celle-ci coulissée à 50 centimètres de hauteur et sans garniture, avec un haut volant plissé devant et deux bouillonnés. — Cuirasse unie et volant plissé au bas des manches. — Mantille ouverte devant par de larges revers fixés de chaque côté, dans le haut, par des motifs de passementerie et des glands. Deux autres revers, rayés de velours et bordés de franges grelot, partent de chaque côté des premiers pour remonter aux épaules et se fixer sous une haute frange qui entoure le dos comme une berthe. Frange pareille dans tout le bas du vêtement. — Chapeau de paille à passe renversée, doublée de gaze assortie à la nuance de la robe, avec bandeau de même étoffe et roses de haies. Gaze coquillée sur le dessus et fleurs semblables. Barbes mentonnières en gaze pareille.

7. Costume en grenadine gris perle et vêtement de sicilienne. — Jupon à courte traine, garni derrière de six volants plissés et devant d'un seul ayant 40 centimètres. — Tablier drapé en plis remontants et fixé derrière. — Corsage à plusieurs pointes, avec manches complètement plissées et terminées par un volant plissé. — Le vêtement a la forme d'un paletot droit devant, coupé en carré sur les côtés derrière, avec dos court et légèrement cintré. Les manches consistent en une longue bande, assujettie aux coutures de côté jusqu'en bas où elle se termine par une pointe. Un caoutchouc relie l'extrémité de cette manche à la couture qui se trouve sous les bras. Des bandes de velours frappé ornent tous les bords du vêtement, avec des glands de chenille sur les devants et aux manches. — Chapeau de paille brune avec bandeau de bluets. Nœud alsacien en ruban marron sur le sommet, avec couronne de bluets fermée derrière par un nœud. Barbe de dentelle crème.

G. N° 626.

TOILETTES DE PROMENADE (mêmes modèles, vus de dos, que ceux de la gravure coloriée n° 1323). — 1. Costume en jolie fantaisie de laine à rayures vertes de deux tons. — Jupon à traine. — Polonaise à dos de forme princesse, relevée en pouff modéré, avec de larges coques de ruban gros vert sur les côtés. Bande de ruban pareil sur les bords et franges muguet. — Chapeau à fond mou en gaze crème, avec barbes de dentelle.

2. Costume en mohair glacé écreu. — Jupon à traine, terminé par un plissé, avec petit plissé marron surmonté d'un bouillon. — Longue tunique formant traine, plissée au pouff en plis plats maintenus de côté par un nœud de ruban marron. Franges grelot sur le bord inférieur. — Cuirasse offrant derrière cette particularité que, dans le bas, les deux petits côtés sont beaucoup plus amples que d'ordinaire; ils dépassent le milieu, où ils sont assujettis à la basque par trois plis formant tête. — Chapeau rond en paille de riz blanche.

Voir à la page 251 la description de la gravure coloriée n° 1323.



1323

Jules David

Bonnard

A. Leroy imp. r. des Math. 66.

Ad. Goussard & Fils R. Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Coiffures de M^{lle} Adolphe Kenig, r. Monigny, 12. Lingeries et Broderie de la M^{me} Gessat & Aubry, r. S. Honoré, 332. Ceinture Regente de M^{me} De Vertus, Sèvres, r. Aubert, 12. Lait Antéphélique de Candès & C^{ie}. Eau Figaro, B^{is} B^{is} Nouvelle, 1.

Entered at Stationer's Hall

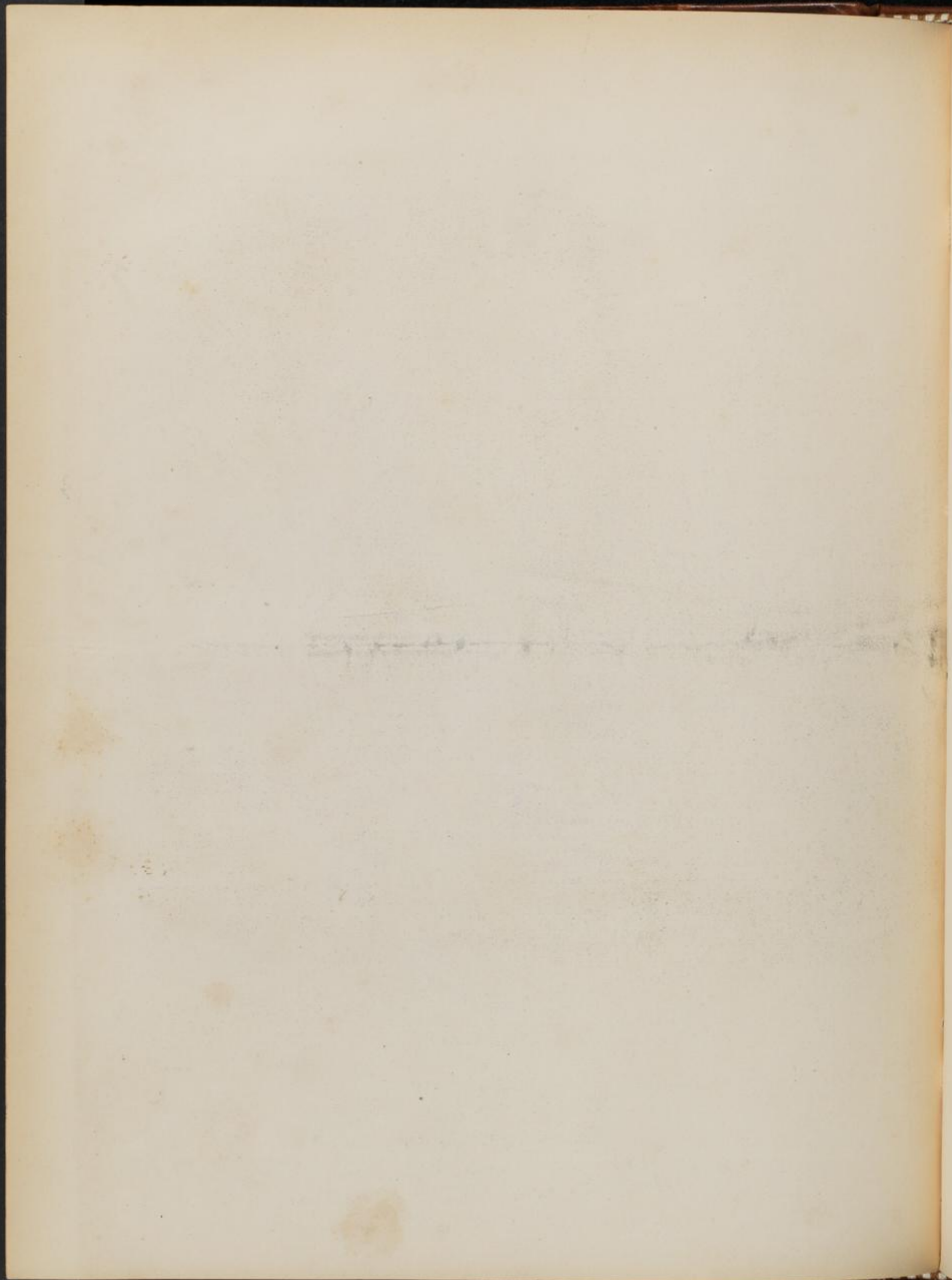


PLANCHE G. N° 626. — DESCRIPTION, PAGE 242.



TOILETTES DE PROMENADE

LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

On aurait dit, en vérité, il y a deux mois, qu'on battait le rappel là-haut pour les femmes de lettres, car coup sur coup il en mourut deux et des plus célèbres. Elles le furent à des titres différents, j'en conviens, mais qui firent beaucoup parler d'elles sous le règne du roi Louis-Philippe. C'était la comtesse d'Agout (Daniel Stern) et M^{me} Louise Collet, née, ou plutôt morte Revoil, comme disait si finement Alphonse Karr.

La première, la comtesse d'Agout — à tout seigneur tout honneur — était une fille de qualité, de la maison de Flavigny; elle fut élevée au Sacré-Cœur, et elle est morte protestante! Comment cela se fit-il? explique qui voudra, ou qui pourra, une aussi étrange chose: pour moi, j'en suis incapable et je constate le fait, voilà tout.

Elle était d'un esprit rêveur et sérieux et d'une beauté froide: aussi est-elle restée belle longtemps. J'ai eu, du reste, souvent l'occasion de remarquer que, chez les femmes, l'absence de physiologie conserve la beauté des traits; elles passent à l'état de statue, se font marbre et jaunissent sans que la forme s'altère.

Elle fit beaucoup jaser sur elle au moment de sa séparation, il y a bientôt une quarantaine d'années; les mauvaises langues eurent-elles raison ou tort? je l'ignore... Comme M^{me} d'Agout était fort belle alors, le péché d'envie fit peut-être jouer la corde sensible chez beaucoup d'entre les parleuses; il faudrait donc croire tout au plus la moitié de ce qui se disait et laisser le reste. On prétendait alors que le roman de Balzac intitulé *Beatrice*, roman qui parut à ce moment-là, était l'histoire de la belle séparée et d'une femme de lettres du plus grand talent. Ceci est-il plus vrai que le reste? J'en donne encore ma langue, ou plutôt ma plume au chat, et je me fais l'éditeur non responsable des vieux cancanes que je vous raconte là: car jadis on était bien aussi cancanier qu'aujourd'hui, seulement c'était d'un autre genre; maintenant ce sont les journaux, jadis c'étaient les salons qui colportaient la médisance. Lequel vaut le mieux? c'est à vous de décider, mesdames; car lorsqu'on est vieille comme moi, on préfère toujours le temps passé au temps présent, et je serais femme à donner raison aux salons.

Quant à M^{me} Louise Collet, c'est tout une autre histoire.

Je la vis souvent dans un salon qui était fort à la mode, celui de M. Benoit, avocat, lequel avait épousé une femme riche, très-spirituelle, appelée M^{lle} Champy. Sous l'empire, il devint M. Benoit de Champy, gros comme le bras, fut d'abord ministre plénipotentiaire à Florence, puis premier président du tribunal de première instance. Il avait mérité ces faveurs en cachant le prince Louis-Napoléon pendant un de ses séjours à Paris, quand celui-ci y venait conspirer sous le règne trop débonnaire de Louis-Philippe.

M^{me} Louise Collet était une étoile de ce salon. C'était le moment de sa vogue; elle était belle et portait beau, avec une fierté sans pareille. « Ce n'est cependant pas le roi qui est son cousin! » disaient les méchantes langues, et les méchantes plumes n'étaient point en reste pour la draper à l'occasion. A preuve cette petite historiette bien jolie sur les mœurs académiques du temps, que je cueille dans un feuilleton de Sainte-Beuve datant de la même époque:

« On a eu à l'Académie la grande séance annuelle. On a entendu les vers de M^{me} Collet, couronnés, sur Molière. Philarette Chasles en a dit quelque chose d'assez piquant dans les *Débats*. La poésie de M^{me} Collet, c'est, en effet, un je ne sais quoi qui est parfois le simulacre du bien, qui a un faux air de beau. Sa poésie a un assez beau *buse* ou *buste*, si vous voulez. C'est comme la dame elle-même. — La trouvez-vous belle? me demandait-on un jour. —

Oui, ai-je répondu: elle a l'air d'être belle. — Voilà ce qu'il faut à l'Académie française prise en masse. Oh! chantons pour les bois et pour l'écho, comme La Fontaine. »

Elle fit aussi parler d'elle ailleurs qu'à l'Académie, la pauvre femme, quand elle eut la maladresse de vouloir jouer la tragédie chez Alphonse Karr, alors dans tout l'éclat de son talent et de sa vogue. C'était le moment où il publiait ses jolies *Guêpes* si piquantes, mais que tout le monde voulait avoir. Il l'avait livrée à ses bourdonnantes aïeules, à l'occasion de je ne sais quoi, c'est vrai; mais, hélas! au lieu d'avoir, si ce n'est la sagesse, au moins la prudence de prendre l'air de ne rien savoir, il passa par la cervelle de M^{me} Collet la fatale idée d'aller *poignarder* celui qui avait été assez osé pour se permettre une pareille irrévérence envers elle. Le poignard était fort à la mode à cette époque-là! Seulement, au lieu d'un poignard, la malheureuse créature eut la maladresse de prendre un couteau de cuisine, ce qui enlevait tout le côté poétique de son action; et une plus grande maladresse encore, ce fut de laisser ce malencontreux couteau entre les mains d'Alphonse Karr, qui avait facilement désarmé son ennemie et qui eut la malice d'exposer cette arme culinaire dans son cabinet, au milieu d'une foule d'objets d'art, sous cette grotesque inscription: « Couteau offert par M^{me} Louise Collet... dans le dos. » Vous comprenez que tout le monde voulut aller voir l'instrument, et chacun de rire de la pauvre femme qui, de dépit, en eut une jaunisse.

De ce moment, sa gloire commença à baisser. On s'en occupa beaucoup moins comme muse, puis on ne s'en occupa plus du tout, malgré tous les efforts qu'elle fit pour ressaisir l'inconstante déesse; elle sacrifia à tous les dieux, s'en alla courir le monde, chanta Garibaldi, voulut se faire la reine des lazzaroni à Naples, et ne parvint qu'à mener une vie fort triste et très-désenchantée de tout et de tous. Cependant, c'était une femme d'un talent réel, d'une imagination charmante, et qui eût occupé une place fort honorable dans les lettres si elle n'avait pas voulu monter plus haut que ses forces ne pouvaient le lui permettre. Le génie de Georges Sand était son objectif; elle voulait y atteindre, c'est ce qui l'a perdue. On raconte aussi une triste histoire sur sa fin; est-elle vraie? je l'ignore, et vous la donne comme je l'ai prise, c'est-à-dire en n'y attachant nulle importance.

On raconte donc que, se sentant gravement malade, elle voulut revenir à Paris pour y mourir, pensant que ses funérailles feraient du bruit, qu'elle serait ainsi rappelée à cette foule inconstante et oublieuse qui l'avait tant acclamée jadis et si complètement oubliée aujourd'hui; mais, hélas! comme si elle devait trouver encore une déception dans sa mort, elle s'éteignit un ou deux jours après son retour, et sa fille l'emporta pieusement dans la campagne qu'elle habite, où elle la fit enterrer sans pompe, ne voulant plus livrer son nom à la publicité: ce dont elle fut fort approuvée par tous ceux qui la connaissent et qui avaient conservé de bons sentiments pour sa mère.

Vous le voyez, entre M^{me} d'Agout et M^{me} Collet, la plus heureuse fut la première, parce qu'elle sut rester, sinon à sa place, au moins dans sa sphère.

Comtesse de BASSANVILLE.

LES PAROLES D'OR

La vieillesse ne vaut que par la bonté. Quel plus triste spectacle qu'une vieillesse aride, ou faible, ou égoïste?

CH. DOLLFUS.

Ne craignons pas de vieillir, car la souveraine bonté n'est possible qu'à la vieillesse, et la souveraine bonté, c'est le souverain bonheur des nobles âmes.

Daniel STERN.

LE SALON DE 1876

(PREMIER ARTICLE.)

Voici la fête annuelle des peintres et des sculpteurs. Comme toujours, le public se presse au Palais de l'Industrie, et la critique remplit son devoir en distribuant à qui de droit l'éloge, le blâme et les conseils. A vrai dire, public et critique ont fort à faire : le livret que nous avons sous les yeux ne comprend pas, en effet, moins de 4033 numéros (celui de l'année dernière n'en comptait que 3862), dont 2095 pour la peinture, 934 pour les dessins, cartons, etc. ; 622 pour la sculpture et 382 pour la gravure et la lithographie. On voit que la quantité ne fait pas défaut ; la qualité y répond-elle ? c'est ce qu'il nous reste à examiner.

Glorifiée avant d'être ouverte, l'exposition de 1876 devait, d'après les gazettes, nous étonner par sa richesse ; l'affiche promettait des merveilles ; dans la séance consacrée à l'installation du jury, le directeur des beaux arts, M. Ph. de Chennevières, avait annoncé que le nombre des médailles serait exceptionnellement augmenté, la provision de lauriers devant grandir avec le nombre des victorieux. C'était là d'excellentes nouvelles. Par une heureuse fortune, l'événement a donné raison à ces acclamations anticipées. Le Salon mérite toutes les galanteries qu'on lui adressait par avance. Il abonde en œuvres intéressantes ; il révèle une fois de plus l'énergie de notre vitalité, l'immense labeur, la fantaisie persistante de nos sculpteurs et de nos peintres. Il montre des audaces de bon aloi, des éclosions inespérées, des conversions inattendues. C'est, ainsi qu'on l'a dit, un nouveau et brillant chapitre de l'histoire de l'art français, et ce chapitre, à tous égards, mérite qu'on le raconte.

M. Puvion de Chavannes a, selon sa coutume, accaparé en partie le haut du grand escalier ; impossible d'arriver au salon carré sans apercevoir sa *Sainte-Geneviève*, destinée à la chapelle dont la décoration lui a été confiée au Panthéon. Mais cette composition de haut style n'arrête guère le commun du public, empressé d'aller droit aux œuvres qui répondent le mieux à ses préoccupations favorites.

Une des toiles qui tout de suite ont semblé s'imposer à ses suffrages, c'est le *Quai aux fleurs*, de M. Firmin Girard. Imaginez-vous le quai aux fleurs, par une belle matinée de juin, avec un grand soleil, un flot de monde, le va-et-vient de Paris, les omnibus, les voitures, les piétons, les acheteurs, les vendeuses, et autour de tout cela de véritables tas de roses, de fuchsias, de volubilis, de rhododendrons, de marguerites et de giroflées. Sur la chaussée, plusieurs familles bourgeoises, composées de jolies jeunes femmes, de bébés joufflus, de nourrices, marchandent les fleurs et font des mines de poupées dans des toilettes irréprochables au point de vue de la mode et qui ont dû exiger de l'artiste les études les plus sérieuses et les plus soutenues. Tout cela est pimpant, peigné, pompadour, léché avec un scrupule et une exactitude parfaits. Le malheur, c'est que l'œil, sur cette petite toile où il n'y a que des groupes ou des portraits en quelque sorte photographiés, cherche vainement un ensemble. De plus, la lumière y a été jetée avec une prodigalité vraiment funeste ; elle est blanche et crue, répandue partout, sans adoucissant, sans ombre : il en résulte un effet uniforme et criard qui est tout ce qu'il y a d'agaçant au monde.

Il y a, dans le salon carré, des toiles qui, moins fêtées, méritent cependant à plus de titres qu'on s'y arrête. Citons d'abord le *Mohammed II*, de M. Benjamin Constant, faisant son entrée à Constantinople le 29 mai 1453. Un peu trop d'éclat et de fouillis peut-être, mais de la couleur, du relief et de la vie. Cela rappelle un peu la première manière du regretté Henri Regnault et constitue en somme un bon tableau.

Il n'en est pas tout à fait de même de l'*Harmonie* de M. Bin (plafond pour le palais de la Légion d'honneur), de la *Filleule des fées*, de M. Mazerolle, et de la *Jeanne d'Arc* de M. Monchablon, laquelle se lance à l'assaut d'Orléans, en criant à ses chevaliers ces mots qui se détachent en belles lettres d'or sur le bas du cadre : « Entrez là hardiment ! » On ne peut guère louer, dans ces trois œuvres, que certaines qualités de faire, que le travail a pu développer, mais qu'il ne développera vraisemblablement plus.

Les grandes toiles abondent à la suite de ces peintures monumentales. M. Prosper Guérin offre tout d'abord à nos regards les *Danaïdes*, dont le tonneau est poétiquement devenu, avec raison, un vase de marbre ou de terre cuite. Les filles de Danaüs, avec une visible expression de fatigue désespérée, vident tour à tour le contenu de leurs urnes dans ce tonneau fêlé, d'où l'eau s'échappe éternellement et se précipite en cascade au pied d'un ravin. Ce tableau présente de très-réelles qualités et l'on y reconnaît un élève de Flandrin. Il y a là deux ou trois bonnes académies, un sentiment vrai, fidèlement et poétiquement rendu, une teinte généralement harmonieuse, une œuvre enfin à laquelle il ne manque guère qu'un peu de vigueur dans l'ensemble.

Robert HYENNE.

THÉÂTRES

OPÉRA-COMIQUE. — A côté de *Piccolino*, voici les *Amoureux de Catherine*, c'est-à-dire un nouveau succès... en un acte. Décidément le départ de M. du Locle a porté bonheur à ce théâtre !

M. Jules Barbier a eu l'heureuse idée de mettre à la scène une jolie nouvelle de MM. Erckmann-Chatrian, et M. Henry Maréchal a adapté au livret une musique charmante, sans grande originalité, mais toujours pleine de distinction.

Les interprètes aussi ont droit à tous nos éloges : M. Nicot, pour son talent de comédien et de chanteur ; M^{lle} Chapuy, pour sa jolie voix, ses vocalises merveilleusement égrenées, en même temps que pour le charme candide et le sentiment exquis avec lesquels elle a rendu le rôle de Catherine.

THÉÂTRE-LYRIQUE (Gaité). — La transformation du théâtre de la Gaité en scène lyrique, sous la direction de M. Albert Vinentini, a été heureusement inaugurée par la représentation de *Dimitri*, grand opéra en cinq actes et sept tableaux, poème de MM. H. de Bornier et A. Silvestre, musique de M. V. Joncières.

Le sujet, emprunté à une tragédie non achevée de Schiller, avait déjà été traité aussi dans une tragédie de M. Léon Halévy. Dimitri est-il ou n'est-il pas le fils d'Yvan ? D'après l'histoire, ce personnage, d'ailleurs intéressant, n'est rien de plus qu'un des nombreux imposteurs qui ont successivement tenté de s'emparer de la couronne impériale de toutes les Russies. Sa mort est la conclusion du drame actuel, dont l'intrigue est, du reste, fort compliquée.

La partition marque chez M. Joncières un grand progrès, par rapport à *Sardanapale* et au *Dernier jour de Pompéi*. Le style a souvent beaucoup d'élévation et d'expression dramatique. On pourrait, il est vrai, demander un peu plus de personnalité réelle à l'ensemble qui constitue l'opéra de *Dimitri*, mais qui ne sait aujourd'hui que les plus grands génies — Mozart, Beethoven, Rossini, Meyerbeer en sont des exemples — ont toujours commencé en procédant par imitation ? Ce qu'il importe d'ajouter, c'est que l'œuvre de M. Joncières présente, d'un bout à l'autre, un intérêt indiscutable.

HOP-FROG.



PLANCHE DG. N° 625. — TOILETTES DE COURSES CO
ET CO



A DOUARNENEZ

(NOUVELLE. — SUITE.)

Voici la traduction de celle qui lui vint aux lèvres ; on l'appela : *le Garçon et la Fille*.

LE GARÇON. — Bonjour, ma mie, mon cœur, ma bien-aimée.

LA FILLE. — Mon amour, à quelque instant que vous veniez, je vous attends.

LE GARÇON. — Mon âme est languissante, je meurs si je ne vous épouse.

LA FILLE. — Je suis mineure, je dépends de mes parents.

LE GARÇON. — Je vais les rassembler à table avec les miens ; c'est à table qu'on cause. Adieu !

LA FILLE. — Ami, le soleil est haut, la lune sera claire ; je vais te servir quelques fruits.

LE GARÇON. — Manger, je n'en ai pas l'envie, mais j'en ai de vous embrasser.

LA FILLE. — Arrêtez ! nous nous embrasserons un jour à notre aise. Bonsoir, prends ton sac et va-t'en.

— Ah ! Tinah, ma chérie, soupira Stévan lorsqu'il eut fini sa chanson, puisse ce jour venir vite pour nous !

Il approchait de la ferme d'Antoine Gorou qui passait pour la plus belle de Kerlas. On y arrivait par un labyrinthe de chemins creux bordés de haies vives. Ses bâtiments étaient plus vastes, plus propres, mieux meublés que ne le sont, d'ordinaire, ceux des métairies bretonnes. Tout y respirait l'aisance et l'ordre. Comme c'était dimanche, les charrettes, les herses, les charrues traînaient sous la grange ouverte ; les chevaux étaient à l'écurie, les vaches à l'étable ; seules les poules allaient et venaient en gloussant, en picotant, de l'aire à la meule de paille, de la meule de paille au tas de fumier, tandis que le chien fauve et hargneux grondait à sa chaîne.

Tinah était occupée à préparer le repas du soir avec Glauda sa vieille servante, quand Stévan se présenta.

— Ah ! fit-elle en rougissant, je ne vous attendais pas.

— Est-ce que ma venue vous fâche ?

— J'ai bien envie de vous punir pour cette méchante parole.

— Tinah, pardonnez-moi ; j'ai le cœur gros, et c'est plutôt d'une récompense que j'aurais besoin aujourd'hui que d'une punition.

— Oui-dà !

— Votre père est-il ici ?

— Non, il est chez le meunier Postik avec les garçons de la ferme, et ne reviendra que ce soir.

— Alors je ne le verrai pas avant de partir.

— Avez-vous quelque chose à lui dire ?

— Je voulais lui annoncer mon voyage...

— Votre voyage ?...

— Je quitte Douarnenez.

— Pour aller où ?

— Où Dieu me mènera : s'il écoute ma prière, dans un pays où je trouverai les quatre mille livres, les vaches noires et les pourceaux que votre père exige de moi pour faire de vous ma femme.

— Jésus !

Stévan s'assit, déposa son chapeau, son penn-baz à côté de lui et s'essuya le front, car il avait chaud.

Tinah prit dans un babut de chêne un pot de lait, du beurre, une miché de pain bis, alla chercher au fond d'une armoire un flacon d'eau-de-vie (d'eau-de-feu), et plaça le tout sur la table, devant le gars.

Stévan but une gorgée de lait, cassa une croûte, puis baissa la tête, car deux grosses larmes venaient de tomber sur ses joues.

Tinah sentit son cœur battre.

— A quel propos cette idée de partance précipitée ? dit-elle en essayant avec le coin de son tablier blanc ses beaux yeux rougis.

— C'est que je vous aime de toute la force de mon âme, Tinah, et que si je persiste à attendre la fortune sur mon bateau, dans la baie, jamais je ne vous épouserai.

— Comment ?

— Voilà quatre mois que j'économise religieusement tout ce que je peux sur le produit de ma pêche, et je n'ai encore amassé que douze livres ; si bien qu'à ce compte il me faudrait cent trente ans pour me procurer la dot que m'a demandée votre père.

— Sainte Vierge !...

— C'est trop long, n'est-ce pas ?...

— Oh ! oui, fit Tinah avec conviction.

— Il faut donc essayer d'un autre moyen, et c'est ce que je vais faire.

— Quel est votre projet ?

— Monter sur ma barque et me rendre aux Glénans.

— Chez la Groac'h ? s'écria Tinah avec effroi.

— Oui, chez la fée qui habite sous l'étang de l'île du Lok et dont les trésors surpassent ceux du Pérou et de Golconde.

— Y songez-vous, et ne savez-vous point que tous les chrétiens qui ont tenté de s'emparer des trésors de la Groac'h ont péri misérablement ?

— Je le sais.

— Et vous voulez marcher sur leurs traces ?

— Pour l'amour de vous.

— Mais si vous mourez à la peine ?

— J'aime mieux mourir que de vivre sans vous.

Tinah frissonna de plaisir et se sentit toute fière d'être aimée ainsi.

— En huit jours je puis aller aux Glénans et en revenir après avoir visité le palais de Grenac'h, reprit Stévan ; si je succombe, Dieu m'ait en pitié ! si je sors vainqueur de l'aventure, la reine sera moins parée que vous, Tinah ; si je reviens sans avoir trouvé le palais enchanté que je vais chercher, alors j'attendrai jusqu'à la Pentecôte qui tombe le 19 mai prochain, et j'irai à la Lew-Dréz, au pied de la dune de Saint-Efflam, sur le sable qui recouvre la cité maudite, ou au bord de la baie de Douarnenez, près de l'endroit où s'éleva jadis l'opulente ville d'Is ; et quand sonnera minuit, je me précipiterai dans le passage souterrain qui s'ouvre, à ce moment, devant chacune des deux antiques métropoles, et j'irai chercher la baguette de noisetier qui donne tout pouvoir.

— Hélas ! pourrez-vous l'atteindre ? Le passage souterrain qui y conduit s'ouvre au premier coup de minuit, il est vrai, mais il se referme au dernier coup pour ne se rouvrir qu'à la Pentecôte suivante. Si vous alliez être englouti sous la dune de Saint-Efflam ou sous les sables d'Is !...

— A la grâce de Dieu ! J'irais même aux enfers pour vous posséder, mon adorée.

En prononçant ces mots, Stévan reprit son chapeau et son penn-baz et se disposa à s'en retourner.

Tinah pleurait. Stévan lui prit la main, et tous les deux restèrent ainsi pendant un long moment sans parler, et en se tenant par le doigt du cœur (1).

— Vous m'aimerez toujours ?... balbutia le gars qui suffoquait.

— Toujours, répondit la *pennerez* en sanglotant.

— Quoi qu'il advienne ?

— Quoi qu'il advienne ! je le jure sur cette croix d'argent que vous m'avez achetée au pardon de Notre-Dame de Rumengol.

— Vous m'attendrez ?

— Sur mon salut !

(1) Celui auquel on passe l'alliance.

— Merci, ma bien-aimée; je m'en vais plus calme et plus fort.

Et attirant à lui la *penneréz*, il lui donna un baiser brûlant que celle-ci n'eut pas le temps de refuser, mais qu'elle eut le temps de rendre.

— Adieu, adieu!... lui cria-t-elle le cœur palpitant, tandis qu'il s'éloignait: que la sainte Vierge vous protège, que saint Corentin vous accompagne et que saint Vouga vous ramène!...

Puis elle tomba sur un escabeau, et ses beaux yeux fondirent en eau.

Stévan ne s'arrêta pas en route, ne s'amusa pas aux buissons et revint d'un trait à Douarnenez.

Il avait hâte de partir pour les Glénans, afin de revenir plus vite.

Sa barque était amarrée à un piquet et asséchée sur le sable, en dehors du port; il courut la mettre à flot, la parer; ensuite il alla acheter des vivres.

Son voyage devant durer au moins huit jours, dans des parages où le ravitaillement était impossible, il fallait, de toute nécessité, qu'il soignât sa cambuse; aussi la soigna-t-il.

Après une demi-heure d'exploration en ville, il revint chargé de deux meules de pain bis, d'un paquet de biscuits, d'un morceau de lard fumé, d'une fiole d'eau-de-vie, déposa le tout dans la caisse de son bateau, à côté de son baril d'eau douce, cargua sa voile et partit en s'aidant de ses rames.

Le temps était superbe, la brise faible, la mer ridée seulement par les bandes de marouins qui culbataient à sa surface; les deux jetées qui s'étendaient devant le quai de Douarnenez étaient couvertes de bourgeois, de bourgeoises, de marchands, de pêcheurs, de pêcheuses, d'hommes du port sortant de vèpres et venant flâner un peu devant la baie avant de dîner. Pas une voile à l'horizon, pas un batelier en rade.

Les côtiers bretons chôment religieusement le dimanche.

Quand Stévan passa devant les jetées en ramant vigoureusement vers le large, il y eut, dans la foule, un *Ah!* d'étonnement.

— Où vas-tu donc? lui cria, en se précipitant pour le voir, Margaridd, la fille du poissonnier Matelinn, le plus riche de la commune depuis que Mao était mort.

— Aux Glénans! répondit le gars.

— Aux Glénans?...

— Oui, chez la Groac'h de l'île du Lok.

— Il est fou!... dit Margaridd en le suivant des yeux.

— Il est fou! répétèrent après elle les gens de Douarnenez.

II

Stévan était né marin; il avait, comme dit l'expression bretonne, *de l'eau de mer autour du cœur*. Il manœuvra avec tant d'habileté que, malgré le calme persistant, à deux heures du matin, il atteignit le *Pont des Chats*, et à trois heures, l'île de Sein où il passa le reste de la nuit dans une crique déserte.

Après avoir dormi cinq heures dans le fond de sa barque, enveloppé dans un vieux morceau de toile à voile, il se réveilla, frappé par les rayons du soleil et ballotté par la houle.

Il s'étira, bâilla, se leva reposé et dispos, but un trait d'eau douce à même son baril, coupa avec son eustache un croûton à l'une de ses meules de pain bis, entama sa provision de lard fumé, et déjeuna assis à l'arrière de son bateau, en soupirant de temps à autre: « *Tinah!* »

Tinah!... Le joli nom, le doux nom, et comme il tintait délicieusement dans son cœur!...

— Ah! que je l'aime! que je l'aime!... susurrail-il; pour toi, je bouleverserais le monde! comment ne viendrais-je pas à bout de la sorcière de l'île du Lok?...

Son repas terminé, il avala une gorgée d'eau-de-vie, cargua de

nouveau sa voile et mit le cap sur les Glénans, sans avoir été aperçu par les habitants de Sein qui, on le sait, sont de bonnes gens.

La brise était plus vive que la veille; comme elle venait du nord, notre gars put courir grand largue; cependant, ce n'est guère que vers le crépuscule qu'il quitta la baie d'Audierne et doubla la pointe de Penmarch.

A ce moment, le ciel se couvrit de nuages noirs, la mer devint lourde, le vent souffla.

« *Ho! ho!* fit Stévan, il paraît qu'il va en fusiller dans le *nordé*; heureusement j'approche du terme de ma navigation. »

Les vagues grossissaient, la vergue fatiguée criait contre le mât, la barque bondissait de lame en lame.

La tempête venait d'éclater au large; elle s'approchait de la côte en grondant; Stévan fuyait devant elle, à mât et à cordes; mais elle l'atteignit et l'enveloppa en vue des roches de Penmarch avant qu'il eût eu le temps de se mettre à l'abri.

La nuit était venue, la grande terre avait disparu, le gars naviguait dans l'obscurité.

Les vagues, fouettées par la bourrasque, déferlaient sur la barque, la secouaient, tantôt l'engloutissant dans leurs plis, tantôt la lançant à leurs crêtes écumantes.

Stévan voulut prendre des ris; il ne put y parvenir et dut se cramponner à son mât pour ne pas être enlevé par des paquets de mer.

Cela dura ainsi pendant quatre heures.

A la fin, la barque fut jetée par une saute de vent sur un rocher, et s'y brisa comme verre.

— Par saint Elme! cria Stévan en se cramponnant où il tomba, il vente la peau du diable, cette nuit!

La tempête disparaissait vers le continent, la mer se retirait en mugissant, les nuages s'écartaient, les étoiles reparaisaient.

Stévan se tâta, car il avait été si terriblement secoué qu'il n'était pas sûr d'avoir encore tous ses membres.

— Dieu soit loué! fit-il en se retrouvant au complet.

Et il se leva, mouillé comme un poisson, mais enchanté d'en être quitte à si bon marché.

Où était-il? il n'en savait rien.

Il regarda autour de lui, s'orienta, explora l'endroit où son bon génie l'avait déposé un peu rudement, et finit par s'écrier: « *Je suis aux Glénans!* »

En effet, il était sur l'un des îlots de ce petit archipel: les côtes échanrées de l'arrondissement de Quimper, qu'il aperçut quand le jour pointa, le lui prouvèrent.

Les Glénans sont un groupe de rochers dangereux; sept de ces rochers qu'on nomme: Guyotek, Guinonek, Drenek, Penfret, Saint-Nicolas, le Lok, la Cigogne, ont quelque étendue. On y trouve de l'eau douce, des pâturages, des asperges qui y croissent spontanément, des lapins, la cane royale, un des plus beaux oiseaux de l'Europe, des nuées de pluviers à collier interrompu, des pipis spionnelles, hardis et remuants comme des passereaux qu'ils sont, des bruants de neige, etc.

Anciennement, ces îles étaient habitées; aujourd'hui, elles ne le sont plus; l'une d'elles, la Cigogne, qui domine tout l'archipel et le sépare en deux parties égales, a un petit fort renfermant ordinairement une garnison d'une cinquantaine d'hommes.

C'est le seul ouvrage de défense des Glénans.

A l'époque où notre gars y naufragea, ces côtes maritimes étaient entièrement abandonnées, et l'on n'y rencontrait de temps en temps, particulièrement à Penfret et à Saint-Nicolas, qui possèdent de bonnes anses, que des pêcheurs venus pour y chercher un refuge momentané contre un grain trop *carabiné*.

C'est sur la Cigogne que se trouvait Stévan.

Quand il se fut rendu compte de sa position, il regarda les épaves de son bateau dispersées sur le sable.

L'avant et tout le corps de la frêle embarcation avaient été bri-

sés en mille miettes ; mais, par un hasard providentiel, l'arrière, la soute aux provisions, était à peu près intact.

— Allons, madame la Vierge me protège ! dit Stévan en retirant de la petite cambuse sa fiole d'eau-de-vie, son lard fumé et ses deux meules de pain en bon état.

Et, comme il n'avait rien de mieux à faire, il s'assit par terre et mangea de bon appétit ; après quoi il chercha dans sa tête le moyen de se rendre à l'île du Lok qu'il apercevait devant lui, au sud.

Deux idées se présentèrent tout d'abord à son esprit : celle d'attendre l'arrivée de quelques pêcheurs, celle de gagner le Lok à la nage, en se reposant sur les îlots intermédiaires.

Cette dernière lui paraissant la plus prudente et la plus pratique, c'est à elle qu'il s'arrêta.

Vers midi il se déshabilla, mit ses effets et ses provisions dans l'arrière de sa barque, qui formait une caisse, se jeta à l'eau et poussa cette caisse devant lui.

Il lui fallut trois heures pour atteindre le Lok où il prit pied triomphalement, par un soleil splendide qui remplissait de joie les oiseaux de l'île et leur faisait prodiguer leurs trilles les plus brillants.

— J'y suis ! s'écria-t-il en se dressant sur la grève ; à moi maintenant les trésors de la Groac'h !

Et, prenant ses vêtements, il se rhabilla à la hâte.

Armand DUBARRY.

(La suite au prochain numéro.)

RONDELS

LE JOUR

Tout est ravi quand vient le Jour
Dans les cieux flamboyants d'aurore,
Sur la terre en fleur qu'il décore
La joie immense est de retour.

Les feuillages au pur contour
Ont un bruissement sonore ;
Tout est ravi quand vient le Jour
Dans les yeux flamboyants d'aurore.

La chaumière comme la tour
Dans la lumière se colore,
Les oiseaux chantent, fous d'amour.
Tout est ravi quand vient le Jour.

LA NUIT

Nous bénissons la douce Nuit,
Dont le frais baiser nous délivre ;
Sous ses voiles, on se sent vivre
Sans inquiétude et sans bruit.

Le souci dévorant s'enfuit ;
Le parfum de l'air nous enivre ;
Nous bénissons la douce Nuit,
Dont le frais baiser nous délivre.

Pâle songeur qu'un dieu poursuit,
Repose-toi, ferme ton livre.
Dans les cieux blancs comme du givre
Un flot d'astres frissonne et luit ;
Nous bénissons la douce Nuit.

Théodore DE BANVILLE.

LE BOHÉMIEN D'IRLANDE

Sur ce chemin poudreux, à l'heure de midi, tandis que dans la campagne embrasée par les feux d'un étincelant soleil de juillet, tout dort ou se tait sous l'abri des arbres et des buissons, un homme s'avance d'un pas allègre, bravant la fatigue et la chaleur.

C'est une étrange figure avec sa grande taille, sa mine hardie et sa démarche insouciant. Il porte fièrement les haillons multicolores qui le couvrent sans le vêtir, et le sac au dos ou l'épaule chargée du bissac traditionnel, il s'en va tête haute, frappant le sol avec son bâton d'un geste magistral et prenant possession du chemin comme de son domaine.

Le chemin du roi n'est-il pas, en effet, le domaine du mendiant ?

Examinez ce visage qu'encadrent de longs cheveux gris couverts d'un feutre déteint crânement posé sur l'oreille. L'intelligence en éclaire les traits, mais de lueurs fauves et sombres. Comme ce regard effronté sait toiser un homme et jauger sa bourse, et comme son expression ironique est bien d'accord avec le sourire narquois de sa bouche sensuelle ! Même lorsque le rire l'illumine, cette sombre physionomie colorée par le whisky et comme tannée par les intempéries de l'air a, sous son masque de bonne humeur, quelque chose de sinistre. Elle porte l'empreinte visible des passions mauvaises, et il y a dans ses traits fortement accentués et dans le jeu mobile de ses muscles amaigris je ne sais quoi de faux et de menaçant qui met en défiance.

On sent d'instinct qu'il ne ferait pas bon rencontrer cet homme la nuit, au coin d'un bois ou dans un chemin désert. Et l'on dirait, à son air de froide bravoure et à sa mine impérieuse qu'il a conscience de l'impression qu'il produit. Ce qu'il désespère d'obtenir de la sympathie, il le réclame de la peur.

Le corps est, du reste, en harmonie avec le visage. Il est robuste, mais usé, cela se voit, plus par les excès que par l'âge et le travail. Cet homme est une ruine, mais une ruine encore solide ; et sa charpente vigoureuse, le vice l'a ravagée sans pouvoir la détruire.

Il vient de s'arrêter à l'entrée d'une avenue et s'accoude sur la barrière qui la ferme après avoir laissé glisser son bissac à terre. Son regard, auquel rien n'échappe, a vu le vieux lord et sa fille descendre du château.

Ne croyez pas qu'il aille à leur rencontre. Il sait trop bien que la compatissante jeune fille ne laissera pas échapper cette occasion de faire l'aumône et il n'a garde de lui éviter un seul pas. Le bienfait glisse sur ce cœur sans y laisser de traces, et il se rit en lui-même comme d'une duperie, de la charité dont il profite.

Il a pris, sans embarras ni fausse honte, comme une chose attendue, la pièce blanche qu'elle lui présente et il repart, laissant, en guise de remerciement, à la jeune fille un compliment qui la fait rougir, au vieux lord un bon mot qui le déride.

Quelquefois il échange avec ce dernier deux ou trois phrases sur la moisson, sur l'événement du jour, et si vous l'entendiez, vous seriez surpris de la pureté de son langage, de l'à-propos et de la convenance de ses réparties. Il parle la langue du vieux lord comme tout à l'heure il parlait celle de ce paysan qu'il a rencontré sur la route.

C'est qu'il n'est point né mendiant. Il a tenu son rang dans la société et pouvait s'y faire la place-belle. Mais le vice, qui l'étreignait dans sa robe de Nessus, l'a fait rouler de chute en chute jusqu'à ce dernier degré d'abjection. Il n'en est que plus redoutable. Dans cette âme aigrie, l'intelligence, morte pour le bien, a conservé toute sa puissance pour le mal.

Cependant le soleil baisse, et du haut de cette côte où il s'arrête pour souffler, il promène son regard sur la campagne, cherchant le gîte où il passera la nuit. Il n'a que l'embarras du choix. Partout on l'aime ou on le redoute et partout il sera bien accueilli.

Il vient de se décider et s'engage dans le sentier qui conduit à cette ferme qui se mire dans l'eau dormante d'un ruisseau dont la chaleur a tari la source.

La porte est ouverte; il entre, et chacun s'empresse à sa rencontre. L'homme avance une chaise, la femme prend son bissac pour le mettre en lieu sûr, la jeune fille lui sourit, et lui, répondant à peine aux bienveillantes questions dont on l'accable, s'empare l'été du coin le plus frais, l'hiver de la meilleure place au foyer.

Comment ne serait-il pas le bienvenu? Au mari il apporte, dans une poche cachée de sa souquenille, une bouteille de whisky de contrebande; à la femme, un lièvre, un coq de bruyère pris au collet dans la réserve du vieux lord. Une autre fois, c'est un saumon qu'il a dérobé de nuit dans le filet toujours tendu des pêcheurs, et — chose que la ménagère n'apprécie pas moins — il a dans son bissac un vieux livre de cuisine sale et gras, où il a bientôt fait de trouver une recette pour apprêter ces mets inconnus sur la table du pauvre.

Est-elle embarrassée? Il lui donne un coup de main, et le voilà qui plume, vide, apprête et se démène activement devant le foyer, dont la clarté joyeuse illumine la cabane et d'où s'élève bientôt une odeur inaccoutumée de ripaille.

Il est homme de ressources, on le voit, ennemi de la tristesse, avant tout, et la chassant en un tour de main, s'il la trouve au gîte qu'il a choisi.

Alors, à la femme qui pleure auprès de son enfant malade il promet un remède d'une efficacité douteuse, peut-être, mais il a dans la voix une assurance qui l'apaise et la reconforte; au mari dans l'embarras, il donne un conseil qui lui rend l'espoir.

La jeune fille, mélancoliquement assise à l'écart, avait l'air soucieux. Depuis qu'il a échangé avec elle ce regard d'intelligence, voyez comme son front s'est éclairci, comme elle trotte légèrement par la chambre, empressée à le servir et riant aux éclats de ses moindres saillies. Soyez sûr qu'il lui apporte la bonne nouvelle qu'elle n'espérait plus, et qu'il a déjà trouvé moyen de lui en glisser quelques mots à l'oreille.

Mais la table est servie, et chacun y prend place. C'est lui qui a donné le signal et c'est lui qui préside, faisant à chacun la part abondante et large, et versant le whisky d'une main généreuse sans s'inquiéter du lendemain. Il est là dans son élément. Bientôt les voix se mêlent, les cris, les éclats de rire, les chansons jaillissent de toutes parts et l'orgie commencée se prolonge bien avant dans la nuit...

Le jour est venu; il a cuvé son ivresse dans un coin de la cabane, et reprend, après un léger repas, sa course vagabonde à travers le pays. Il n'ira pas loin sans être arrêté. Au détour du chemin la jeune fille l'attend. Elle l'aborde avec anxiété.

Lui, qui sait bien ce qu'elle lui veut, sourit et ne se presse pas.

Il apporte des nouvelles, une lettre de celui qu'elle aime et qu'on ne lui permet pas de voir, ou bien il doit emporter une réponse. Au besoin même il l'écrit; il a, caché dans un coin de son bissac, tout ce qu'il faut pour cela.

Il y cache aussi un vieux jeu de cartes, interprète infailible de l'avenir, qui lui sert à calmer les craintes de cœur de la naïve enfant. Qu'elle se console et espère: son amoureux lui sera fidèle et l'épousera. Les cartes sont trop bien apprises pour dire autre chose. Alors, tout heureuse, elle glisse quelques gros sous dans la main du vagabond qui s'en va riant sous cape à la recherche d'autres dupes.

C'est là sa vie, vie de paresse, de débauches et d'aventures, qu'il aime et qui suffit amplement aux besoins de chaque jour. N'est-il pas assuré, la nuit venue, de trouver partout un souper et un gîte?

Encore ce gîte, ne le réclame-t-il pas tous les soirs. Il a plus d'un métier qui s'accommoderait mal du grand jour.

C'est la nuit qu'il visite les réserves de chasse, les filets de pêche ou les jardins clos de murs; c'est aussi la nuit qu'il prend part à de pires expéditions.

Si l'on croit ce que l'on conte tout bas, il est aux voleurs de grand chemin ce que le chacal est au tigre. Il flaire et prépare les bons coups. Il en dresse le plan. Aussi parmi ces pièces d'or qu'il entasse, une à une, dans la ceinture de cuir cachée sous ses haillons, s'en trouve-t-il qui sont tachées de sang.

ERNEST FALIGAN.

Description de la gravure coloriée n° 1323.

TOILETTE DE PROMENADE (mêmes modèles, vus de face, que ceux de la gravure G. n° 626). — 1. Costume en mohair glacé écru. — Jupon à traîne, terminé par un volant plissé dont la partie supérieure est en faille marron. — Tunique très-ample formant un tablier carré, garni au milieu d'une pointe en faille marron plissée très-finement, avec nœud de ruban à son extrémité. Cuirasse à plastron pointu et plissé, en faille marron, terminé par un nœud de ruban et rappelant la disposition du tablier. Le dos de la cuirasse, très-long, se perd et se confond avec la tunique. Petit parement garni de boutons au bas des manches, avec plissés et nœuds marron sur le dessus. — Lingerie en organdi festonnée. — Chapeau rond en paille de riz, à bord relevé d'un seul côté, et bordé de marron. Ruban marron autour de la calotte et bout flottant derrière; plume grise sur le sommet et plume marron derrière; cocarde de ruban marron contre la partie relevée de la passe.

2. Costume en jolie fantaisie de laine à rayures vertes de deux tons. — Jupon à traîne, entouré d'un haut volant plissé, surmonté de trois bouillons coulissés, avec tête plissée. — Polonaise de forme princesse sur tout un côté derrière et devant, tandis que l'autre côté constitue une cuirasse et une tunique. La partie de forme princesse, drapée gracieusement en tablier devant, passe sur la tunique pour se fixer sur la hanche avec un nœud de ruban vert foncé. La tunique, qui tombe droite sous ce tablier, est garnie comme lui d'un large ruban gros vert et d'une frange muguet assortie à la rayure claire du tissu. — Chapeau de gaze crème garni dessus de dentelles et de plumes crème; barbes mentonnières assorties et bandeau de géranium au milieu de dentelles crème.

Description du patron découpé.

Annexe des éditions n° 2 et n° 3.

POLONAISE, genre *Peplum*. — Cette polonaise est montante, très-ajustée à la taille et fermée devant par des boutons. Le dos est cintré par une couture au milieu. Le devant et le petit côté sont taillés d'une seule pièce. Une pince est ménagée sous le bras.

Notre patron se compose des pièces suivantes :

1° Devant et petit côté taillés ensemble. — 2° Dos. — 3° Manche.

(Voir ce modèle sur la gravure DG. n° 625, fig. 2.)

REVUE DES MAGASINS

La maison GESSAT ET AUBRY a reçu de plusieurs de nos abonnés des commandes d'une certaine importance, en voie d'exécution maintenant ou déjà livrées. A ce sujet, on nous prie d'annoncer que cette maison se fait un plaisir d'envoyer des échantillons de ses broderies, afin de faciliter aux clientes le choix des dessins. M^{me} Gessat, avec les indications nécessaires et de bonnes mesures, se charge ensuite de faire exécuter n'importe quel modèle appartenant au costume proprement dit: robe, jupon, polonaise, pèlerine, matinée, ombrelle, chapeau. (Ecrire directement à M^{me} Gessat, rue Saint-Honoré, 332).

La broderie à jour de la maison Gessat et Aubry a un caractère très-particulier, et ne peut se comparer à toutes ces broderies banales et à bon marché faites au métier. Une femme vraiment élégante n'hésitera jamais entre les deux; pour notre compte, nous préférons nous passer d'un objet

quand nous ne pouvons nous le donner dans toute sa valeur. La broderie au métier est à l'autre ce que l'imitation est à la dentelle.

Pour en revenir à M^{me} Gessat, elle s'est surpassée pour cette nouvelle saison ; rien de plus séduisant que les polonaises complètement à jour qu'elle nous a montrées. Posées sur soie de couleur, elles sont garnies de bandes brodées faisant volant sur des plissés de soie assortie. De gentilles poches, des manches duchesse, des coquillés de broderies et de plissés, tantôt au milieu devant, tantôt au milieu derrière où elles forment la cascade avec des flots de rubans, voilà qui complète d'une façon ravissante ces jolies toilettes. Le chapeau et l'ombrelle qui les accompagnent viennent aussi en augmenter le charme.

— Nous avons, ce nous semble, donné déjà tant de détails sur les nouveaux modèles de jupons, tournures et corsets de la maison DE PLUMENT (rue Vivienne, 33), qu'il nous paraît étonnant de n'avoir pas été comprise. Mais puisqu'il en est ainsi, nous allons nous répéter et passer rapidement une revue générale de nos derniers renseignements.

Nous commencerons par le *lacet hygiénique* en caoutchouc rond et soie blanche, avec lequel, paraît-il, on peut se serrer sans danger, et dont le prix est de 3 fr. (boîte et port compris). Le *corset-sultane*, à ceinture Jeanne d'Arc, fait valoir si bien la taille, qu'il transforme et moule au goût du jour et des tailles longues. Le *corset-cage*, à ceinture Jeanne d'Arc également, offre les mêmes avantages que le précédent, avec ceci de plus qu'étant à jour, il est d'un usage plus agréable pendant les chaleurs.

Voici maintenant la série de jupons : le *Caverlet*, le jupon *Croizette*, le jupon *Marie-Antoinette*, trois modèles inédits, offrant divers avantages que nous avons indiqués déjà, celui-ci entre autres : ils sont montés, à la volonté de la cliente, avec une ceinture *cuirasse* qui prend à plat le tournant des hanches et supprime du coup les fronces faisant épaisseur sous la cuirasse de la robe. — Il est bon d'indiquer qu'on désire cette ceinture en faisant les commandes de jupons à la maison de Plument.

Comme tournures les plus nouvelles, citons : la tournure *Clara*, la tournure *Baretta* et la tournure *Clackson*, possédant toutes des qualités particulières qui les font préférer l'une à l'autre selon les goûts. Nous pourrions encore mentionner une quantité de petites tournures ne servant absolument qu'à soulever le milieu du jupon, dont la forme allongée et étroite convient fort bien au costume actuel et qui ne coûtent que 6 ou 8 francs.

— Nous ne saurions mieux remplir notre mission d'interprète des sentiments de quelques-unes de nos lectrices qu'en témoignant, par la voie du journal, à M^{me} DALTROUPE-VORMUS (rue Vivienne, 14) leur entière satisfaction pour les jolis costumes qu'elle leur a faits. Nous les avons vus et nous tenons à sanctionner cette appréciation par notre approbation personnelle ; ils étaient charmants, et nous n'avons qu'un regret, qui est de ne pouvoir les décrire.

M^{me} Daltrophe-Vormus aborde en ce moment le costume de voyage en fantaisie de laine et le costume de toile. Pour le premier, elle a des combinaisons d'étoffes qui nous plaisent beaucoup : de bleu marine, par exemple, garni de bandes plates à petit damier noir et blanc disposées de plusieurs façons originales ; ou bien de gracieux assortiments d'étoffes unies et d'étoffes à rayures ou à carreaux, tels que celui-ci : — Dos de forme princesse, en popeline à petits damiers noirs et blancs ; traîne détachée, sous forme de volant, coulissée d'une façon très-resserrée au milieu, avec tête et bord inférieur bordés de faille bleu marine. Les devants, de forme princesse également et de même étoffe, s'ouvrent du haut en bas sur un milieu de faille bleue, garni de boutons de nacre et faisant tablier du bas. Les devants sont alors drapés de chaque côté et vont se fixer près de la tête de la traîne ; un volant de faille monté à plis creux forme le bas des devants à partir du tablier bleu. Les manches sont en faille avec bracelet en popeline et boutons de nacre. Poche allongée, en faille, formée d'un quadruple pli avec nœuds en popeline. — Cette toilette est plus élégante qu'il ne convient pour ce qu'on appelle costume de voyage.

Un corsage allant bien ou des mesures bien prises suffisent à M^{me} Daltrophe-Vormus.

SPECIALITÉS

Avec l'ardeur du soleil qu'on nous annonce, gare aux taches de rousseur, ce cruel ennemi de la beauté ! Heureusement que, grâce à un remède anticipé, on peut tout braver ; n'avons-nous pas à notre disposition le *lait antéphélique* de CANDÈS ? Plusieurs de nos lectrices savent par expérience

combien cette lotion est agréable, saine et rafraîchissante ; non-seulement elle fait disparaître les taches de rousseur, mais encore elle en prévient le germe. Ce cosmétique puissant dissipe, en outre, les rougeurs, plaques de grosseur et rugosités quelconques.

Le *lait antéphélique* n'est pas seulement un moyen curatif ; c'est aussi la plus excellente des eaux de toilette. Employé assidûment, il embellit le teint et donne à la beauté un charme incomparable. Nous connaissons particulièrement des femmes dont la fraîcheur de visage persistante en dépit des années est due à l'usage journalier de ce cosmétique admirable.

Dépôt général chez l'inventeur, M. Candès (boulevard Saint-Denis, 26).

M. D'A.

PRIME OFFERTE A NOS ABONNÉES

Grand Panorama des modes de Printemps et d'Été 1876.

Le renouvellement des saisons amène naturellement avec lui la nécessité, pour toutes les personnes qui s'occupent de la confection des toilettes féminines, de se procurer des modèles nouveaux, assez variés et assez nombreux, pour satisfaire à toutes les conditions de goût et d'élégance qui s'imposent.

A ce point de vue, — toujours soucieux que nous sommes d'être agréables à nos lectrices et de leur rendre service, — nous avons fait établir et nous mettons dès aujourd'hui à leur disposition une GRANDE PLANCHE DE MODES COLORIÉE, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. On pourra s'en faire une idée en songeant qu'elle ne contient pas moins de quatorze figurines plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, et représentant un ensemble de quatorze toilettes inédites du meilleur goût et de la dernière élégance, pour le PRINTEMPS et l'ÉTÉ de 1876.

Nous ne croyons pas qu'il soit possible de trouver une collection de toilettes de ville, visite, réception, soirée, mariage et de costumes d'enfants plus habilement reproduite et plus pratiquement utile. Aussi ne saurions-nous trop conseiller à nos abonnées de faire sans retard l'acquisition de cette magnifique planche, d'un si grand intérêt en ce moment et si avantageuse.

Pour recevoir immédiatement cette belle PRIME, expédiée franco et roulée sur un bâton pour éviter qu'elle arrive en mauvais état, il suffit d'adresser trois francs en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. AD. GOUBAUD et fils, 92, rue Richelieu, à Paris.

SOMMAIRE DU 3^e NUMÉRO DE MAI 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M^{me} MARY D'AUBERVILLE. — Lettres d'une douanière, par M^{me} DE BAS-SANVILLE. — Les Paroles d'or. — Le Salon de 1876 (1^{er} article), par M. EOBERT HYENNE. — Théâtres, par HOP-FROG. — *A Douarnenez*, nouvelle bretonne, par M. ARMAND DUBARRY. — Rondels : *le Jour, la Nuit*, par M. THÉODORE DE BANVILLE. — *Le Bohémien d'Irlande*, par M. ERNEST FALIGAN. — Description des gravures. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure n° 1323, dessin de M. JULES DAVID : toilettes de promenade. — Patron coupé (annexe spéciale aux éditions n° 2 et n° 3) : polonaise de la gravure DG. n° 625, fig. 2.

Dans le texte : P. n° 311, dessin de M. E. PRÉVAL : chapeau *Alsacienne*. — G. n° 626, dessin de M. E. PRÉVAL : toilettes de promenade (mêmes modèles que ceux de la gravure coloriée n° 1323). — DG. n° 625, dessin de M. E. PRÉVAL : toilettes de courses (costumes et confections).

ROUVENAT (☼) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.